

Extrait du livre

Mon grand écrivain

Emmanuelle Lambert

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSES »
Littératures d'aujourd'hui

Récits, romans ou nouvelles, les livres de la collection « Traverses »
poursuivent résolument l'exploration des chemins les moins balisés.

Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau
qui est à la base de leur projet éditorial.

Mais ce renouveau est moins une question d'innovation
à tout prix que de qualité littéraire, et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Couverture : © Pascale Butel-Skrzyszowski/IMEC
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2009.
www.lesimpressionsnouvelles.com

Emmanuelle Lambert

Mon grand écrivain

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Elle lui masque la réalité, et je ne sais s'il a peur de
tomber au fond de l'imagination jusqu'à devenir soi-même
un être imaginaire, ou s'il craint de se choquer au réel.

Jean Genet, *Miracle de la rose*

Il y a ceux qui condamnent ses fantasmes, ceux qui n'aiment pas ses livres, ceux qui ne l'aiment pas, ceux qui le trouvent trop vieux, et il y a toi, payée pour t'entendre avec lui. Ils croient qu'il t'aime bien parce que tu es jeune. Lui pense que le directeur veut te séduire. Seul le directeur sait ce qu'il fait. Il a besoin d'un lecteur, il n'a pas le temps, le loisir, le luxe de s'enfoncer dans tout l'œuvre, les livres, les films et même les brouillons.

Tu es plongée dans une entreprise frôlant l'absurde : récolter mois par mois, jour par jour, le plus précisément possible, les faits de sa vie, quatre-vingts ans de vie catalogués. Tu fouilles ses agendas, ceux de sa femme, sa correspondance, ses billets d'avion et sa mémoire. Avec ça tu dois faire la chronologie de quelqu'un, livre terrible qui le racontera au mois près, au jour près même.

Introduire dans les vestiges de son existence l'a posteriori garant d'un ordre intelligible,

telle est ta mission. Tu viens au rapport avec régularité, pour validation. Une fois tu as oublié son tour du monde, 1986, tu avais comme effacé son tour du monde de sa vie. Ce que tu écrivais était lesté de réalité plus que son souvenir.

C'est que ça l'intéresse beaucoup, l'écrivain, sa vie ; ça l'intéresse comme s'il n'en avait eu que le récit.

1.

Il dévore du gigot d'agneau, c'est à volonté, il en effraie le serveur.

Sur la banquette du restaurant policé, son épouse miniature, toute d'apparente candeur, est assise à ses côtés. Fins cheveux gris, gilet de laine sur chemisier sage, lunettes de vieille dame, chignon discipliné, jambes parallèles, chaussures confortables, jupe au genou. Les mains posées sur la table et le corps, immobiles, sont autant de signes de bonne éducation.

Éternelle jeune fille, elle est une icône de la décence domestique. Tu remarques ses yeux. Ils découpent les personnages affairés à se nourrir après les avoir vitrifiés de leur rayon glacé.

Elle ne mange rien, ne boit pas, parle peu. Il vit pour deux.

Il habitait un château du dix-septième siècle, affichait les appétits de l'ogre, portait la barbe et vivait avec une enfant de soixante-dix ans. Plus que du roman, son environnement était celui d'un conte inquiétant. Sans relâche, il s'évertuait à y injecter la dose de rationalité nécessaire à la marche de la pensée.

Dès la première rencontre, il se tenait prêt pour la visite du domaine. Les vastes bois, la serre, la statue de jeune fille posée dans le parc, le calme ordonnancement des pièces du château, chacun des détails offert à la vue s'y imprimait comme un instantané incongru.

De ce monde lisse jaillissait une énergie fantasque. Dans ses bottes en caoutchouc, avec son col roulé des années soixante-dix, il avait l'air découpé dans un catalogue de jardinage et collé, sans la moindre précaution, aux marches Louis XIV, débordant sur un décor de convention.

Le vieil homme collé sur son château, les pièces du château, d'une vieille France extatique, collées sur son œuvre d'ex-avant-garde, le patrimoine littéraire collé sur le patrimoine immobilier dans une fausse harmonie, ces collages d'une main hâtive dévoilaient, avant toute chose, les béances de leur inadéquation.

Seule la puissance de l'écrivain, dans sa lutte avec le réel, les tenait ensemble. Mis bout à bout, ils lui donnaient un contour.

L'appartement parisien est à l'orée du bois. Il te reçoit dans la pièce du commerce intellectuel. Son fauteuil y domine les piles de livres à lui envoyés en attente de jugement. Il trône, le grand écrivain, c'est le dernier de son espèce.

Dans la chambre où se terrent les livres anciens, pantalon gris, sous-pull vert d'une matière inconnue (rayonne ?), dos voûté, chaussons en cuir, il s'assied sur le lit. À l'ouverture des portes vitrées de la bibliothèque, la cohorte années cinquante, éditions originales, livres dédicacés, revues rares, traverse un écran de poussière : Il faudra nettoyer, vous devez avoir des employés qui font ça, non ? Ça sera fait, tout sera fait pour embaumer sa mémoire selon le rite.

Il se lève : Vous savez, il y a des choses sous le lit, vous pourriez peut-être y jeter un œil, attention au tapis, il est fragile, n'abîmez pas le dessus-de-lit, regardez les cartons, mettez-vous à quatre pattes ça sera plus facile.

Il te fait ramper, te faufiler tout au fond de la grotte à trésors d'où tu exhumes des caisses de vin. Elles sont pleines d'enveloppes. Certaines renferment des manuscrits.

Son insertion dans le concret lui coûtait une énergie considérable. Intarissable sur les arts plastiques, la nourriture, la musique, les plantes, l'étymologie ou encore le vin, il s'agitait en tous sens pour jouir de la vie.

Une facétie persistante le faisait déployer maintes provocations érotiques, de la chatouille à l'ancienne au récit pornographique circonstancié. Il alternait comportements infantiles et assauts d'intelligence formelle, tirant la langue au milieu d'un problème mathématique ou d'une déclinaison latine.

Au détour d'une conversation, il avait l'air de découvrir les morceaux de lui-même, barbe, sourcils ou mains, devenus les pièces d'un puzzle épars, celui de son moi fragmenté dans son corps et inscrit dans l'espace. Conquis par l'incarnation de sa personne, il s'émerveillait de leur présence, doutant de les avoir un jour remarqués, bien qu'il les eût déjà décrits.

Un de ses index, toujours replié, attirait parfois son regard. Aussitôt, il devenait le prétexte au récit de ses mésaventures originelles, accident domestique, maladie, rhumatismes. L'index autorisait la mise en mots, la mise en mots rappelait son existence, son existence se manifestait à qui voulait l'entendre, la voir ou la lire.

Un léger glissement changeait les gardiens de sa mémoire, dépositaires de ses manuscrits, de ses bobines de films, de ses souvenirs d'enfance et de toutes ses reliques, en agents progressifs de sa postérité.

Une exposition mobilisait les énergies. Pas la sienne.

Autant la chose écrite, et plus encore la chose publiée, tombait sous le coup de sa législation, autant le reste n'attirait qu'une attention de circonstance, qui n'était pas littérature. Qui n'était pas littérature, ni cinéma. Le grand écrivain avait fait ployer ces deux matériaux sous le feu d'une même distorsion narrative.

Il nourrissait un attachement sentimental à sa seconde activité, qu'il défendait et protégeait plus que la première, dans laquelle il se savait grand.

Le plus souvent, dans ce cinéma du ventre de Paris, les spectateurs mangent sucré, alanguis et bercés par ce qui se joue. On y projette son dernier film.

Vite le malaise prend corps, personne n'y comprend rien, tu crois voir des phylactères glacés pendre au plafond : De quoi ça parle, mais qu'est-ce que ça dit, qui fait quoi, c'est où, elle est morte ou vivante ? La légère hésitation avant les applaudissements, elle, dit tout.

Il s'avance, minuscule vu d'en haut, protégé par une garde d'actrices amazones, longues et belles. Personne ne l'entend, il lui faut un micro, il est courbé, il marche avec peine et tu crains de déchiffrer, dans les bulles gambadant sur les têtes, quelque chose comme de la compassion, comme un plan d'aide aux vieillards, fussent-ils indignes.

Aucune question bien sûr, ton fauteuil t'avale, tu veux disparaître, mais il se redresse, gaillard : C'est pas grave, je parle quand même, et il leur sert la même chose qu'il y a cinquante ans, la même chose au mot près, et surtout la même énergie qui tord les pensées, dissout les stalactites à distance, terrasse les esprits par une séduction massive.

Les gens voient quelque chose et croient que c'est lui, ils rient, ils l'applaudissent, sincères dans leur enthousiasme. Enfin, ils ont leur dose d'intelligence compréhensible.

La technique occupait dans son monde une place privilégiée. Avidé de connaissances, il avait une intellection mécaniste des faits, biologiste du vivant, et décortiquait chaque processus avec une précision d'ingénieur.

L'appareil appelé fax suscitait chez lui une passion déraisonnable. Cette compulsion le maintenait dans le passé, l'informatique et son accélération du temps n'ayant pas traversé son jardin. Infaillible transmetteur de messages souvent indéchiffrables car salis ou partiels, le soldat fax était un objet idéal dont la livraison, d'une implacable régularité, brouillait l'image tout en simulant la netteté.

Stupide, tu contemples, plus que tu ne lis, le manuscrit de la préface livrant les clés de son œuvre, censément produite par un universitaire australien. Sur les feuilles, tu ne peux que reconnaître l'écriture à la graphie

indiscutable du menteur d'écrivain : C'est la faute de l'appareil, l'universitaire m'a faxé une version sale, j'ai dû la recopier pour l'envoyer à l'éditeur, vous vous rendez compte un peu, ah ces spécialistes, illisible, le texte, j'ai eu du mal, c'est quand même du boulot. Il clôt la conversation, tu ne vas pas argumenter contre une machine. Plus tard, il choisit de révéler la supercherie, et te promet, hilare, qu'il y en eut et qu'il y en aura d'autres.

Les ruines avaient l'élection de sa concentration. Ses déambulations dans les cités détruites, et de préférence détruites par une guerre proche, se trouvaient métamorphosées dans ses récits, où des plans imaginaires offraient un repère familier bien qu'irréel au lecteur voyageur de ses livres. Dans le paysage de ses pages, les capitales désolées étaient réparées par le ciment de son regard.

Que quelque chose demeure, et qu'il en ait eu la charge, était l'éthique régissant, en écho à ces villes perdues dont il perpétuait l'empreinte, la persistance de ses souvenirs de famille comme la perpétuelle recomposition de son parc décimé, événement tragique, un jour

de tempête du siècle. Les individus qui l'avaient mis au jour, les pierres et les arbres étaient les fondations d'un monde destiné à s'effacer à sa mort. Jamais il ne renonçait à leur rassurante présence, les convoquant en toute occasion, dans une loyauté affective sans faille.

Le seul outil rivalisant avec le fax, c'est le train. Le grand écrivain a sillonné le monde, il a toujours un pied en l'air.

Son art du voyage est une dévoration méthodique. Équipé de chemises légères, d'un appareil photo, de pantalons fins et d'une gamme de sous-pulls étendue, il avale les cartes, les kilomètres et les bâtiments plusieurs mois l'an. Il garde tous leurs passeports – elle dit à l'administration qu'ils les ont perdus – pour conserver les visas. Il collectionne les billets, les tickets de métro, les cartes des chambres d'hôtel, les photos (plantes, métros, monuments, restaurants, salles de conférence, chambres, strip-teaseuses, bars, trottoirs, flaques, escaliers, rues, enseignes, néons, marchés, nuages, arbres), les numéros de téléphone. Il se nourrit des noms de villes étranges, des sonorités des langues qu'il ne parle pas, se plonge un bon

coup dans le bain froid de l'ailleurs, dans les rencontres, dans les mœurs et dans les autres, puis il retourne en son domaine, met les preuves du voyage sous les scellés de ses enveloppes et macère, et digère, et recrache tout dans la salive uniforme de son style.

Chaque pays est une pièce de son château, chaque station, un chapitre de son livre, chaque être, un bibelot sonore, dans l'édifice final de sa langue.

Il allait produire son avant-dernier roman, l'un des plus beaux, puis un scénario suivi d'un film, avant le livre ultime, accueilli par une universelle consternation qui l'amusa beaucoup.

Son indignité consolait l'œuvre d'avoir à devenir très vite orpheline.

Il apprend par cœur les œuvres des autres.

La morale du grand écrivain connaît deux impératifs : si bien fréquenter les grands livres qu'on sache les avoir écrits soi-même, écrire avec l'idée qu'on abolit l'ordre de la littérature. Sinon, autant renoncer. Il exècre le juste milieu

et se méfie de la modestie, acceptant volontiers qu'ils soient plusieurs à être le plus grand : Un jour Marguerite Duras, vous savez comme elle était, Marguerite, parfois elle exagérait, un jour donc, Marguerite Duras me dit Je suis le plus grand écrivain vivant, et je lui réponds, C'est vrai, moi aussi.

Il est Kafka et Genet, Nabokov et Mallarmé, dont il récite des pages entières, il aime à entendre le grain de sa voix épaissir les mots des autres, et parle de tout autre chose.

Lui, le prétendu théoricien, vit la littérature comme un processus d'ingestion, de digestion et d'élaboration. Les cellules de son être sont faites d'éclats verbaux qui résonnent, éclatent et s'agrègent en une forme nouvelle.

Tout ça, au final, c'est une pratique.